



La promesse de la liberté

Émile Pétrichor

Des lignes à perte de vue glissent vers un horizon sans fin. Lignes entre lesquelles je cours. Parmi les autres garçons. Dix. Vingt. Quarante. Quatre-vingts. Cent soixante. Les mètres se démultiplient. Les lignes radotent. Eux sont rapides. Eux répondent aux exigences des barèmes. Moi, je traîne des pieds.

Un jour, je décrète que moi aussi j'en suis capable. De répondre aux exigences des barèmes. De courir vite. Comme les autres garçons. Sans égard pour la route que je traverse. Sans jamais me retourner. En ne fixant que l'horizon. Sans voir que sa ligne forme une boucle. Dix. Vingt. Quarante. Quatre-vingts. Cent soixante. Les mètres se démultiplient. Les boucles radotent. Enfin, je les double.

Lignes de la honte devenues lignes de la fierté. Mais quelle fierté ? Celle de courir plus vite ? Celle de railler un barème ? Celle de s'affirmer comme un homme, un vrai ?

À force de quêtes, la fierté s'autorise le jour. Mon corps perd sa graisse. Mon corps gagne en muscles. Je cours. Je cours. Je lève des poids. Les hommes passent leur vie à lever des poids. Pour ressembler davantage à des hommes. Et ils en sont fiers. Jusqu'au jour où le poids monte des épaules à la tête, et où le goût de la fierté devient celui de l'amertume.

Petit, mon corps est gros, lourd, mais mon esprit léger. Avec mon amie Valentine, nous parcourons des kilomètres et des kilomètres entre ces lignes de la honte, ces lignes de la fierté, ces lignes qui à l'époque ne sont que des lignes. Une cour de récréation. Des enfants. Marchant sans courir. Riant sans contraindre. Suivant le filage de possibles censurés.

J'ai presque tout oublié de cette enfantine légèreté de l'être. Je me souviens surtout de l'horizon insatiable. Je me souviens courir. Des kilomètres et des kilomètres. Des lignes et des boucles. Je me souviens soulever. Des kilogrammes et des kilogrammes. Des lignes et des boucles. J'ai oublié les pourtours de mon esprit. Je n'étais plus qu'un corps. Dénudé. Vierge. Celui de l'enfance qui s'en va. Celui de l'adolescence qui vient. Celui qui doit soudain s'endurcir pour survivre à l'avalanche de contraintes que la sexualité naissante jette sur le flanc de l'horizon.

Un jour, je tombe par hasard sur une vidéo porno. Ma première vidéo porno. Je suis très jeune. «Blonde taille une pipe». Je ne sais pas ce qu'est un site porno. Je ne retiens que ce titre. Je l'écris à chaque fois que je veux voir de telles vidéos. Puis j'efface de l'historique du navigateur ces mots derrière lesquels se cachent des visages de femmes filmées en plongée. Ces mots pensés pour exciter les mâles et qui ont tant de mal à exciter mes pensées.

Adolescent, le mot homosexuel déborde de mon champ des possibles. Me l'appliquer est inimaginable. Pourtant, *a posteriori*, je me souviens en imaginer des choses. Des choses qu'une fois imaginées, j'enferme dans un petit coffre-fort. Un petit coffre-fort dont je cache la clé sous mon oreiller. Mon oreiller que je ne découvre qu'à la tombée de la nuit. La nuit, lorsque les berceuses manquent à l'appel.

Je ne rêve qu'avant de tomber dans les bras de Morphée. Une fois endormi, mes rêves tournent au cauchemar. Je me délecte donc de mes dernières minutes de conscience, celles au cours desquelles l'on choisit des bribes de rêves que notre cerveau nous autorise à confondre avec la réalité. Je rêve d'un grand frère dont les amis m'emmèneraient avec eux à la plage sur une grosse moto. Je

m' imagine m'accrocher à un torse sec, à des abdominaux dessinés et rouler à toute vitesse en bord de mer, le vent dans le visage, un frisson dans le corps, vivant.

À l'approche de la frontière du sommeil, le film change. Je rêve de cette salle de technologie dont dispose mon collègue au sous-sol. Une salle vaste et sombre, dont chaque recoin est un effrayant mystère. Où des vieux PC s'enchaînent. Où l'on tape sur des matériaux pour tester leur résistance. Où l'enseignant prononce mal mon nom. Où les autres rient.

Je m' imagine, un soir, m'agenouiller au beau milieu de cette salle enfouie sous terre. J' imagine les garçons se moquant chaque jour de moi, ces garçons à côté desquels je me sens comme une merde, venir un par un dans la salle pour que je leur taille, moi aussi, une pipe, imitant les gestes millimétrés de ma blonde préférée.

J'en imagine des choses.

À cet âge, les garçons me mettent mal à l'aise. Tellement plus virils que moi. Ils « gèrent » des filles dès douze ou treize ans. Tandis que moi, qu'est-ce que je gère ? Aucune idée. Peut-être seulement ce sentiment d'avoir tout raté. De ne pas répondre aux exigences du barème de la masculinité.

Je m'obstine pourtant à vouloir devenir comme eux. Je n'ai pas le droit d'être gay. Je n'ai pas même le droit d'être un hétéro décidant lui-même de la teneur de sa masculinité. Voilà ce que ces garçons parviennent à me faire croire. Voilà ce que les signaux envoyés par chaque composante de la société parviennent à me faire croire. C'est fou. Car je suis loin de n'avoir reçu que des signaux d'intolérance. Ma maman me dit toujours : « quand tu seras grand, avec ton copain ou ta copine ». Papa et maman sont tolérants. Alors, je suis comme eux. Tolérant. Je ne me moque pas des gays. Mais à titre personnel, cela ne peut pas me concerner. Je me le répète à longueur de journée, jusqu'à l'heure où le soir arrive et que, dans l'intimité, je rouvre mon petit coffre-fort et imagine mes bourreaux me foutre dans la bouche ce petit bout de chair que les hommes tiennent pour symbole de la virilité. Un bout de chair pour en abattre un autre.

La peur. Des sueurs froides. Le premier jour de lycée, je rencontre un garçon qui deviendra un ami. Au premier regard, je sais ce que lui n'admettra que cinq ans plus tard. Au premier regard, je sais surtout que les autres garçons le sauront eux aussi avant lui. Alors, quand mes amies lui proposent de manger avec nous, je prends la fuite. Par peur.

Des sueurs froides. Je pars manger avec des gens qui m'ennuient. Loin de mes amies. Ne surtout pas tendre le bâton pour me faire battre. Ne surtout pas être assimilé à ce gay refoulé auquel je ressemble pourtant. Quelle horreur. Face à ces garçons, face à leur homophobie ordinaire, je me tourne contre mes seuls alliés. Peur. Sueurs froides.

Parfois, en classe, ils me lancent des signes vulgaires. Pour eux, un garçon aussi peu viril ne peut être qu'une suceuse. S'il n'était pas humiliant d'être traité de pédé, je sais qu'ils voudraient que je les suce. Et moi, je les laisserais m'humilier comme j'en laisserai tant d'autres par la suite, car ils sont plus virils que moi et que dans cette société, un garçon viril doit humilier pour valider son brevet de masculinité et un garçon non viril être humilié car aucun brevet n'est prévu pour lui.

Un soir – j'ai quinze ans – je suis à l'hôpital, auprès de ma grand-mère. Je lui caresse les cheveux. Je pleure. Quatre-vingt-dix ans. Une fois que je serai rentré dormir, je ne la reverrai plus respirer. Lorsque je me réveillerai, elle ne se réveillera pas.

Je lui dis que je l'aime. Le lui ai tant répété. Pendant des années. Jamais n'ai-je éprouvé de difficulté à dire mes sentiments affectueux à ma famille. Je l'aime. Je le lui dis. Parfois le monde est beau. Parfois les choses sont simples.

On dit souvent qu'il ne faut pas voir le cadavre d'un proche. Que son souvenir reste gravé à jamais dans notre mémoire et en efface tous les autres. On n'a pas tout à fait tort. Je m'en souviens. De son visage glacial, de l'odeur de médicament, de sa peau lisse. Mais jamais cette image n'effacera le souvenir le plus pénible qu'il me reste d'elle. Un midi, depuis le balcon de l'étage supérieur au sien – nous habitons le même bâtiment – je lui lance des miettes de pain sur les cheveux en secouant un set de table. Ses beaux cheveux gris. Si beaux jusqu'au bout.

À l'hôpital, dans cette chambre terne, l'infirmière désolée de ne plus pouvoir rien faire, les Évangiles posés sur la table de chevet tels un dernier mirage d'espoir insensé, puisqu'il est incertain que quiconque dans la chambre y croie encore, en caressant ses beaux cheveux, en lui disant adieu, c'est à cela que je pense. Comment ai-je pu abîmer cette chevelure à laquelle elle tenait tant? Comment ai-je pu vouloir lui faire du mal, aussi insignifiant celui-ci puisse-t-il sembler?

Ce midi-là, au lieu de lui dire que je l'aime, comme tous les autres midis, j'ai ce geste cruel. Tout ça à cause d'un petit con qui m'a traité de pédé au lycée. Ses yeux m'ont toisé avec tant de mépris, tant d'agressivité, tant de haine. Ces traits que l'on attend d'un mec viril, d'un mec qui sait

s'imposer, d'un mec qui peut tenir la société. Tandis que ma vieille prof de français inscrit quelques éléments biographiques sur Gide au tableau, il lui jette un tas de confettis de papier dans sa chevelure roussie au henné. Il en pose ensuite devant moi, me défiant de reproduire son geste, alors qu'il sait parfaitement que j'en suis incapable.

Au-delà de ne pas en avoir la force, je n'en ai pas l'envie. Ma lâcheté me vaut un « pédé » suivi des moqueries de la meute des mecs pseudo-virils de la classe. Car évidemment, quand on n'est pas courageux, quand on ne veut pas transgresser les règles, quand on ne tolère pas l'idiotie du mal gratuit, on est pédé.

Aujourd'hui, je préfère mille fois être pédé.

Et je pense être plus courageux qu'ils ne le seront jamais.

Mais à l'époque, mon instinct de survie me dicte de ne surtout pas l'être. Je me sens tant humilié que je reproduis ce geste transgressif sur l'être le plus fragile de mon entourage. Ma grand-mère et ses beaux cheveux gris. Rien que pour m'en sentir capable. Je l'imagine encore, des années plus tard, assise devant sa coiffeuse Louis XV, peigner ses doux cheveux et faire tomber une à une ces miettes de la honte sur la surface dorée du meuble.

Honte.